

**L'information et l'imagination créatrice**  
**Information and the creative mind**  
**La información y la imaginación creadora**

David J. Foskett

Volume 32, Number 1-2, January–June 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1052710ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1052710ar>

[See table of contents](#)

Article abstract

In using data processing to avoid excessive dependence, the librarian will be freed of repetitive tasks in order to spend more time disseminating knowledge. The author explores the nature of the creative mind and the scientific approach in relation to the library's mission.

Publisher(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (print)

2291-8949 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Foskett, D. J. (1986). L'information et l'imagination créatrice. *Documentation et bibliothèques*, 32(1-2), 35–42. <https://doi.org/10.7202/1052710ar>

# L'information et l'imagination créatrice

D. J. Foskett\*

University of London  
Londres, Grande-Bretagne

---

*S'il utilise l'informatique en évitant toute dépendance excessive, le bibliothécaire sera libéré des tâches répétitives et pourra se consacrer à une meilleure diffusion de la connaissance. L'auteur explore la nature de l'imagination créatrice et l'approche scientifique en rapport avec le rôle de la bibliothèque.*

---

## *Information and the creative mind*

*In using data processing to avoid excessive dependence, the librarian will be freed of repetitive tasks in order to spend more time disseminating knowledge. The author explores the nature of the creative mind and the scientific approach in relation to the library's mission.*

## *La información y la imaginación creadora*

*El bibliotecario que sabrá utilizar la informática evitando una dependencia excesiva en ella se librará de unas tareas repetitivas y podrá dedicarse a una mejor difusión de la documentación. El autor explora la naturaleza de la imaginación creadora y el método científico en relación con el papel de la biblioteca.*

---

En voyant l'impact produit par l'informatique sur le travail des services de documentation et de renseignements, nous avons tendance à oublier que l'ordinateur est loin d'être le premier outil à avoir exercé une aussi grande influence. Ainsi, l'invention du parchemin a fourni un matériau plus durable que le papyrus et plus maniable que les tablettes d'argile. Et il se pourrait bien, dans cet ordre d'idées, que l'année 751 ait été plus importante qu'on ne l'admet généralement. Ce fut en effet cette année-là que le papier fut introduit au Moyen-Orient et en Europe, à la suite de la bataille de la rivière Talus, entre les Chinois et les Arabes, dans la région qui forme aujourd'hui le Turkestan. Un tel matériau, économique, durable et relativement facile à produire, a été à la base de l'invention de l'imprimerie à partir de caractères mobiles - en Chine dès 868 sous forme de blocs de bois. Douglas McMurtrie considère le *Soutra du Diamant*, le plus ancien livre imprimé existant, comme «l'un des plus précieux monuments de l'histoire culturelle de l'humanité ... comptant parmi les plus prestigieuses acquisitions du British Museum»<sup>1</sup>.

Il n'est pas nécessaire de rappeler l'importance capitale de l'invention que l'on attribue généralement à Gutenberg et qui se situe vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle. S'il n'a pas vraiment crié «Avec mes soldats de plomb, je conquerrai le monde», il aurait

dû le faire - pour les besoins de l'Histoire! Cette invention rendit possible la production en série de textes dont la diffusion pouvait être aussi étendue que le permettait le commerce; il est à souligner, toutefois - et je prends plaisir à le faire - que l'avènement du livre imprimé n'a pas, comme certains l'ont pensé, provoqué la disparition des conférences et des conférenciers.

Il arrive assurément que de nouvelles techniques sonnent le glas de celles qui les ont précédées: les locomotives à vapeur ne sont plus construites qu'en République populaire de Chine. Mais une telle évolution est, en fait, assez rare. Bien que la machine à écrire ait été inventée depuis longtemps, nous apprenons toujours à écrire à la main et rien n'indique que la machine de traitement de textes réussira plus que la précédente à éliminer la nécessité d'acquiescer cette aptitude fondamentale. Aussi, quand on annonce la société «sans papier» pour l'an 2000, je demeure très sceptique, particulièrement quand j'apprends qu'au seul Royaume-Uni, quelque 60 000 nouveaux livres ont été publiés en 1985.

En 1966, la CIBA Foundation de Londres convoqua une conférence ayant pour thème *La communication dans le domaine des sciences: documentation et automatisation*. Un certain nombre de grands noms de la science internatio-

---

\* Le Dr. David J. Foskett est bibliothécaire en chef.

1 Douglas C. McMurtrie, *The Book*, Oxford University Press, 3<sup>e</sup> éd. 1943.

nale y donnèrent leur opinion sur la situation existante et certains tentèrent de prédire la façon dont les communications scientifiques évolueraient dans l'avenir. Parmi ceux-ci, Derek da Solla Price donna un exposé qu'il intitula *Des principes et des prévisions*. Il fit remarquer que la nouvelle technologie n'entraînerait pas de changements radicaux en mécanisant les techniques bibliothéconomiques d'entreposage, de recherche et de classement des documents, et d'impression de bibliographies. Nous devrions au contraire assister à une croissance rapide des groupes d'échange de renseignements qui vont alors se former, à l'élagage de la documentation des banques de données et à la distribution gratuite de revues scientifiques de haute qualité. Ces prévisions reflétaient selon lui la situation qui prévaudrait en 1984. Et bien, l'année 1984 est maintenant chose du passé et toutes ces prévisions se sont révélées fausses.

La raison de cette situation soulève certaines questions sur lesquelles nous devrions réfléchir plus que nous le faisons. Ces questions concernent tout le fonctionnement des services de documentation et de renseignements, allant de notre échec à convaincre les constructeurs d'ordinateurs de nous fournir, dès le départ, des systèmes intégrés au manque d'intérêt des informaticiens à l'égard de nos aptitudes traditionnelles en matière de classification et de catalogage. Ce n'est que maintenant, après plus de 30 ans de bibliothéconomie informatisée, que nous nous faisons dire par ces spécialistes que ce qu'il nous faut, ce sont des systèmes capables de gérer toutes nos activités au moyen d'un seul ensemble de logiciels, comme si nous ne leur avions pas tenu le même langage au cours de toutes ces années - si ce n'est que nous parlions à des sourds.

Et nous nous débattons toujours avec la navrante inefficacité des systèmes dits d'indexation utilisés pour le vidéotexte, offert par l'entremise de réseaux de télévision! Combien de bibliothécaires ont eu, comme moi-même, à écouter, avec plus ou moins de patience, un informaticien leur expliquer que «les références croisées» accroîtraient l'efficacité de nos catalogues informatisés?

Afin de ne pas être classé parmi ceux qui croyaient que le véhicule automobile ne remplacerait pas le cheval, je désire souligner le fait que je crois fermement en la valeur de l'automatisation des systèmes de gestion des documents dans les bibliothèques, car ceux-ci, tout en simplifiant l'exécution des tâches répétitives nécessaires, permettent aux bibliothécaires compétents de se libérer de ces corvées fastidieuses pour se consacrer à un travail plus important et plus intéressant, soit celui du service aux lecteurs. Il est évident, à l'heure actuelle, que même la plus petite bibliothèque peut se servir d'un micro-ordinateur pour produire un fichier exploitable par machine

au moment de la commande de nouveaux documents, de sorte que ces données soient disponibles au moment de l'exécution des opérations suivantes de catalogage, de mise en circulation et de diffusion. Cette possibilité, ainsi qu'une heureuse amélioration dans l'exactitude des fichiers du Cataloguing-in-Publication, ont radicalement modifié les méthodes de travail traditionnelles des bibliothèques et nous ont fait entrevoir la concrétisation du rêve séculaire de l'enregistrement unique et définitif de la description bibliographique de tout document. Si seulement les fichiers MARC Bibliothèque du Congrès et de la British national Bibliography n'étaient pas assujettis à des systèmes de classification aussi désuets!

L'énergie intellectuelle ainsi libérée des tâches répétitives, tel le catalogage, devrait pouvoir servir à la promotion de services d'information de haut calibre. Connus évidemment depuis longtemps dans les bibliothèques spécialisées où des spécialistes en matière d'information servent une clientèle restreinte ayant des intérêts communs, ces services sont maintenant tout à fait envisageables pour les bibliothèques universitaires et publiques et, en fait, nous pouvons déjà voir certains de ces spécialistes à l'oeuvre. On enseigne couramment dans les écoles de bibliothécaires les techniques de recherche en direct de bases de données exploitables par machine et je suis convaincu que toutes les bibliothèques offriront dans l'avenir des services de recherche rétrospective répondant à des demandes précises et des services d'information personnalisés fondés sur l'examen périodique de nouvelles publications, en tenant compte du profil de chaque lecteur. Pendant près de 40 ans, j'ai offert ce service dans des bibliothèques publiques, spécialisées et universitaires. Malgré les contraintes découlant du traitement manuel - de simples cartes postales étaient adressées à un nombre restreint de personnes - ce service était l'un des plus appréciés par les bénéficiaires. Comme je m'assurais de toujours inclure parmi ceux-ci les membres du conseil d'administration responsables de la politique budgétaire, cela joua en ma faveur au moment de l'allocation des subventions.

Le développement des services de courrier électronique par l'intermédiaire de réseaux régionaux et, plus particulièrement, de réseaux locaux me semble offrir une occasion exceptionnelle d'élargir considérablement les services d'information personnalisés. À la condition de disposer d'un bon système de codage du profil des lecteurs basé, disons, sur l'analyse des caractéristiques, comme dans le «Broad System of Ordering», il est très facile pour le bibliothécaire spécialisé de passer en revue les livres et périodiques qu'il reçoit chaque matin, de coder les documents qui lui semblent intéressants au moyen du même système et de demander à l'ordinateur de comparer les codes de documents aux codes de lecteurs en signalant par

messagerie électronique ceux qui correspondent. Cela exige que les bibliothécaires connaissent très bien les intérêts des lecteurs, ce qui représente un défi de taille, mais qu'il vaut la peine de relever. Mais cela signifie également que les tâches qui demandent le plus de temps dans le service d'information personnalisé, soit celles qui consistent à sélectionner les lecteurs à aviser pour chacun des documents et à rédiger les avis voulus, ne sont plus effectuées par le bibliothécaire mais par l'ordinateur. D'entrée de jeu, si l'on peut dire, l'argument selon lequel un tel service ne peut être dispensé qu'à un groupe limité de lecteurs ne tient pas debout. N'importe quel bibliothécaire, du moins dans les pays à technologie avancée, a maintenant toutes les chances de mener à bien cette tâche capitale vers le progrès de la connaissance, que nous avons souvent qualifié d'objectif primordial. Je crois, en outre, qu'en dépit de toutes les difficultés que leur cause la pénurie de ressources de base comme l'électricité et le téléphone, les bibliothécaires des pays en voie de développement peuvent espérer jouir eux aussi de ces avantages dans un proche avenir, à condition seulement qu'ils ne perdent pas cet objectif de vue.

J'espère avoir clairement démontré maintenant que je crois à l'automatisation et m'être lavé de l'accusation de luddisme intellectuel que m'ont lancée certains critiques de mon livre *Pathways for communication*, dans lequel j'ai tenté de justifier ma conviction que l'avenir des bibliothèques et des bibliothécaires pourrait être très brillant et que la société sans papier est une chimère à laquelle on ne devrait plus permettre de venir encombrer le temps que nous consacrons à penser. La bibliothèque de l'avenir, si je ne m'abuse, ne sera pas devenue une chose surannée ni un monstre ressemblant à un «système procognitif», quel que soit le sens de cette expression. J'espère et je crois que la bibliothèque de l'avenir continuera à être le gardien inébranlable des monuments de l'histoire culturelle de l'humanité, et jouera aussi un rôle vital dans la mise en valeur de la plus humaine des facultés humaines, l'imagination créatrice. Et maintenant, voyons comment cela pourrait se réaliser.

De nombreux écrivains de tous les horizons littéraires ont discuté de la nature de la créativité, mais bien rares sont ceux qui dans leurs écrits ont mentionné les services de bibliothèques. John Ziman, le physicien théorique, constitue une exception à cette règle. Dans son livre fort remarqué *Public Knowledge*<sup>2</sup>, il affirme qu'un laboratoire scientifique sans bibliothèque est semblable à un chat décortiqué: les activités

motrices continuent à fonctionner mais il y manque la coordination de la mémoire et de l'objectif». Plus loin, il examine la structure intellectuelle implicite de la bibliothèque qui donne «un sens à la recherche du passé et une motivation à la recherche de l'avenir».

Toutes les fonctions de base et traditionnelles des bibliothèques sont axées sur la création d'une telle structure intellectuelle. Les schémas de classification en sont peut-être l'exemple le plus clair. L'une des principales contributions de Melvil Dewey à la bibliothéconomie a été de se rendre compte que la disposition des livres dans les rayons doit refléter la conception que les gens se font des sujets auxquels ils s'intéressent: ils s'attendent à trouver une disposition qui ait du sens pour eux. Et vu que les démarches de la connaissance et de l'expérience sont en perpétuelle mutation, nous devons, en tant que bibliothécaires, nous attendre à modifier de temps en temps nos schémas de classification et nous préparer à cette tâche.

Dans un sens large, l'avancement de la connaissance peut être décrit comme la découverte de nouveaux faits, de nouveaux rapports et de nouveaux principes. Dans tous les domaines, le rassemblement patient des découvertes donne naissance à un corps reconnu de connaissances, accepté comme vrai, qui devient propriété publique. Nous disons parfois qu'il s'agit là de «l'état des connaissances», et c'est cela que nous apprenons à l'école et à l'université. Les individus créateurs sont ceux que ne satisfait pas ce «paradigme», comme l'appelle T.S. Kuhn<sup>3</sup>: ils sont plus intéressés par les problèmes que le paradigme ne résout pas que par ceux auxquels il trouve une solution. Pour atteindre cet état de conscience, il faut d'abord connaître et comprendre le paradigme, et cela ne peut se faire qu'en se reportant aux archives le concernant. Le compte rendu des découvertes constitue par conséquent un facteur de première importance en ce qui touche la conscience que la société acquiert de cette connaissance.

La somme énorme des documents publiés, la forte augmentation du nombre des universités, des facultés et des instituts où s'effectuent des travaux de recherche rendent impossible, même pour le plus spécialisé des spécialistes, la lecture de toutes les nouvelles publications et la connaissance des principaux auteurs dans un domaine donné. La société a créé diverses institutions pour faire face à ce problème, l'une d'entre elles étant la mémoire sociale, c'est-à-dire la bibliothèque, avec l'ensemble de ses archives relatives à l'héritage

2. John Ziman, *Public Knowledge*, Cambridge University Press, 1968.

3. Thomas S. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, University of Chicago Press, 1962.

culturel, «ce qu'il y a de meilleur dans ce qui a été appris et dit dans le monde», selon l'expression de Matthew Arnold.

Deux fonctions majeures de la mémoire ont été identifiées par la psychologie moderne: on pourrait les appeler pensée convergente et pensée divergente. La pensée convergente rassemble les éléments d'information et les dirige vers un objet significatif, souvent limité. L'homme de science qui voue, dans son laboratoire, toutes ses facultés mentales à la solution d'un problème précis, représente l'idée qu'on se fait habituellement d'un penseur convergent. Le penseur divergent voit, pour sa part, des structures et des relations semblables dans un éventail varié d'événements et de phénomènes. L'artiste, l'écrivain créatif, qui utilisent une grande variété d'images et de métaphores, illustrent à merveille cette fonction.

Je crois, pour ma part, que notre façon de percevoir les manières de penser de ces deux groupes a changé considérablement au cours des cent dernières années. À preuve, l'approche caractéristique du 19<sup>e</sup> siècle en ce qui a trait aux sciences du catalogage, cause du succès exceptionnel de l'idée originale de Dewey. Il avait en effet réalisé que des livres pouvaient aussi être classés de genres à espèces et son annotation décimale faisait état de ces divisions. Le but de ces sciences était d'analyser, de disséquer, et d'enregistrer des exemples donnés de phénomènes précis, et ce, le plus exactement et de la façon la plus détaillée que le permettait l'observation. Des livres entiers étaient consacrés à un seul animal. L'art, de son côté, tentait le plus possible de se séparer d'une représentation de la vie telle qu'elle représente, et on assista à un foisonnement de mouvements tels le dadaïsme et le surréalisme. Même avant cela, des écrivains comme Keats et Carlyle exprimaient un manque de confiance et même un antagonisme vis-à-vis de la science en tant que destructrice de l'émerveillement que l'on ressent devant un arc-en-ciel ou devant les drames exprimés dans la mythologie scandinave.

Même si cette opinion était courante, il s'est trouvé des voix pour s'élever contre elle. Wordsworth lui-même, dans la préface de *Lyrical Ballads*, affirmait que «les plus insignifiantes découvertes du Chimiste, du Botaniste ou du Minéralogiste pouvaient ressortir à l'art du poète»; quant à Guillaume Apollinaire (ce qui surprend encore plus), il exhortait les poètes, dans son essai *Le nouvel esprit et les poètes*, à «ne pas permettre que l'imagination et la sensibilité poétiques soient à la traîne des travailleurs qui améliorent la machine». Ce conflit provoqua, il y a quelques années et de

façon fort spectaculaire, une confrontation publique entre C.P. Snow et F.R. Leavis au sujet de la conférence de Snow sur les «Deux cultures».

Le changement radical d'opinion, même s'il reste limité de nos jours, vient des deux factions. D'une part, l'idée voulant que la méthodologie scientifique n'est que recherche approfondie et catalogage de grandes quantités de faits séparés a cédé le pas à un concept divergent, illustré par l'apparition de domaines inter-disciplinaires tels que la biophysique et la géochimie, qui ne pouvaient naître d'une spécialisation limitée. Il a fallu que l'imagination fasse un pas de géant, en s'aventurant bien au-delà des pistes battues. D'autres part, une grande partie de la littérature d'imagination d'aujourd'hui et des plus populaires, traite de science-fiction, à la manière de Jules Verne, de H.G. Wells et même, peut-être, de Jonathan Swift et du baron Munchhausen.

Les deux aspects de la question sont, d'après moi, bien illustrés par le contraste entre la critique de Tennyson: «La science avance, mais lentement, lentement, d'un point à l'autre», et la récente affirmation de Sir Peter Medawar qui prétend que tout progrès scientifique provient d'une spéculation aventureuse: «une idée qu'on se fait de ce qui *pourrait être vrai* — une idée préconçue qui, toujours et nécessairement, fait son bout de chemin (souvent un grand bout de chemin) au-delà de tout ce que nous croyons être basé sur la logique ou sur les faits».<sup>4</sup>

Et de la même façon que je ne sous-estime pas l'importance de l'ordinateur pour le traitement des opérations courantes en bibliothèque, en aucune façon ne me permettrai-je de nier que la recherche est la patiente accumulation d'une masse de faits. Ce genre de travail, parfois appelé «déblayage» ou, comme dirait Kuhn, «science normale», jette les bases de la formulation de théories qui expliquent les faits — comment les choses sont devenues ce qu'elles sont, ainsi que le simple fait de leur existence. Ceci vaut autant pour les humanités que pour la science. Prenons ce deux questions: «Quelle est la date de la Révolution française?» et «Quelles furent les causes de la Révolution française?». Il faut que nous sachions la réponse à la première question avant de passer à la seconde, mais la réponse à la seconde question ne consiste pas en un énoncé simple et élémentaire, comme dans le cas de la première.

On peut tirer ce même genre d'exemples d'autres domaines et activités humaines. Un tas de briques et du mortier, des planches et des ardoises ne suffisent pas pour construire une

4. Sir Peter Medawar, «Science and Literature», *Encounter*, vol. 32 (January 1969), 15-23.

maison à moins que nous n'ayons déjà en tête une idée claire, de ce qu'est une maison. Et même cette idée ne suffira pas, de par elle-même, pour nous construire une maison qui puisse résister aux atteintes de l'environnement et ne pas tomber sous la première bourrasque venue. Quel que soit le nombre d'énoncés que nous apprenions, ils ne pourront pas, à eux seuls, nous expliquer notre situation et nous permettre d'y faire face. Connaître les règlements du tennis sur le bouts des doigts ne fait pas de nous d'excellents joueurs, mais nous ne gagnerons jamais de parties si nous ne les connaissons pas.

À moins que nous visions à devenir des maîtres dans des quiz, la raison pour laquelle nous voulons obtenir de l'information provient de notre besoin de maîtriser notre environnement, afin d'améliorer la qualité de notre vie. C'est ça, le progrès: la confiance et la capacité permettant de réaliser nos désirs et nos aspirations, sans avoir à nous soumettre aux commandements aveugles de la nature parce que nous ne savons pas ce qui les cause. L'aptitude à cataloguer en est un exemple évident: si nous ne maîtrisons pas cette capacité mentale dès notre plus tendre enfance, nous risquerions la mort chaque fois que nous traversons la rue.

La maîtrise de l'environnement implique évidemment que nous en connaissions la constitution. C'est pourquoi nous avons constamment besoin de données, ce qui entraîne une quête sans fin. Souvenez-vous comment Newton se représentait lui-même jouant avec des galets sur la place, alors que l'immense océan de vérités encore ignorées s'étalait devant lui, et comparez cette image à la conviction de Lord Kelvin, au siècle dernier, que la seule amélioration possible en physique serait d'affiner la précision des mesures. Peu de temps après, Röntgen découvrait les rayons-X et Marconi révélait au monde la télégraphie sans fil, ouvrant du coup deux nouveaux océans de vérités ignorées, deux océans qui ont joué un rôle dans la formation du vingtième siècle.

La caractéristique importante des simples énoncés de faits, c'est qu'ils sont aisément communicables et faciles à accepter. Notre expérience personnelle peut nous apprendre beaucoup, mais il ne s'agit pas nécessairement de la seule source d'apprentissage. L'enseignement et la conversation en constituent deux autres. Nous apprenons aussi en lisant. Ce n'est pas tant la mémoire, même si elle est importante, qui distingue l'homme de l'animal. C'est la capacité que nous avons de formuler des structures de concepts intégrées dans un modèle ayant une plus grande signification que la simple énumération des mêmes concepts pris au hasard.

Les données sont les véritables pierres angulaires de ces structures intégrées — l'énoncé de faits isolés qui n'ont de sens que dans la mesure

où ils ont une existence objective. Je peux formuler des énoncés en langage mathématique ou en japonais, si je prends la peine de les mémoriser, mais ils n'auront aucun sens pour moi, ni pour aucune personne qui ne connaît pas ces langages. C'est comme le perroquet qui dit «bonjour» à toute heure du jour et de la nuit, parce qu'aucun concept structuré dans son cerveau ne lui permet de savoir si son énoncé «colle» à la réalité.

Nous transformons des données en information quand nous plaçons les énoncés dans une structure d'idées qui constitue un tout cohérent ayant un rapport avec ce que notre expérience antérieure nous permet de comprendre. Le concept de Ziman voulant que la Science est une «connaissance publique» peut sembler convaincant en ce qu'il veut dire que la Science constitue un ensemble d'informations structurées déjà éprouvées par l'expérience commune au genre humain. Une importante caractéristique de la Science, d'après Karl Popper, est que cet ensemble d'information est toujours susceptible d'être modifié par de nouvelles expériences. Popper appelle cela une «falsification» mais, personnellement, je ne vois pas pourquoi nous devrions aller à de tels extrêmes langagiers. Les lois de Newton ne sont pas vraiment rendues fausses par Einstein ou par d'autres scientifiques contemporains. Je dois toujours lutter contre la gravitation quand je monte un escalier. Il me semble plutôt que ce qui arrive lors de découvertes scientifiques, c'est que les structures d'idées existantes ne parviennent plus à expliquer les nouvelles données établies. Il n'en demeure pas moins que ces idées restent valables dans le contexte où elles ont été formulées.

Lorsqu'il traite de son idée de science normale en tant que «solution des interrogations», Kuhn avance un commentaire intéressant: il parle de résultats expérimentaux qui ne trouvent place nulle part dans le paradigme existant et prétend qu'ils ne sont que de «simples faits». Qu'il souligne ce «simples est révélateur, c'est parce que cela signifie que la réaction non imaginative à ces résultats, c'est de ne pas en tenir compte. Comme ils ne s'insèrent pas dans la structure existante, ils peuvent être ignorés ou du moins considérés comme étant sans importance et indignes de l'intérêt du reste de la communauté.

Chacun de nous possède sa propre structure de concepts, et c'est être conforme à la nature humaine que de préférer les structures claires, voire élégantes, parce qu'elles répondent à un besoin humain précis: on peut leur faire confiance lorsqu'on trace son cheminement. Nous comptons sur nos connaissances personnelles pour affronter ce que la vie nous réserve pour demain; en fait, pour faire face aux problèmes soulevés par le milieu où nous vivons. Et l'aspect le plus important de ce milieu, ce sont les autres. Or, ce que la science nous apporte, c'est, dans les grandes

lignes, une compréhension du milieu quasiment identique à celle des autres, et ceci malgré le fait que la connaissance diffère de l'information. La connaissance de chaque être est unique, et vient d'une expérience unique. Je suis seul à savoir ce que je sais, mais je partage avec les autres une foule de renseignements et lorsque je tente de communiquer ce que je sais, je pourrai évaluer l'efficacité de ma communication à la mesure avec laquelle mes énoncés sont assimilés par d'autres.

Mais la créativité implique un progrès au-delà de ce qu'on peut considérer être la connaissance publique. Elle suppose un élargissement de l'éventail des explications qui ne suffisent plus à rendre compte de tous les faits connus, c'est-à-dire des données qui appartiennent au domaine public. Les gens créatifs mettent souvent les autres mal à l'aise, ce qui est inévitable. Ils ne se satisfont plus des systèmes bien ordonnés qui nous conviennent et passent leur temps à attirer l'attention sur les lacunes de ces systèmes. Ils créent des tensions car ils voient des tensions, dans la vie qui les entoure. C'est d'ailleurs en résolvant ces tensions, ces contradictions et ces conflits intellectuels que le progrès devient possible.

On perçoit toujours les contradictions comme existant entre les divers éléments d'un système, mais on ne peut en capter la véritable signification qu'en percevant le système comme un tout. C'est seulement lorsqu'on reconnaît qu'un système d'idées peut avoir une structure intégrée et une cohérence interne que l'on peut percevoir à quel moment le système a fait preuve d'incohérence. «Comme les artistes, dit Kuhn, les hommes de science doivent pouvoir vivre, à l'occasion, dans un monde dérégulé».

La perception des contradictions n'est toutefois que le tout premier pas vers l'acte créateur, qui oblige à considérer le nouveau système comme un ensemble regroupant tout ce qui était valable dans l'ancien, tout en intégrant de façon satisfaisante les éléments qui furent antérieurement sources de conflits et de contradictions. L'éclair de compréhension qui fait que le nouveau système peut être perçu comme étant cette nouvelle unité intégrée caractérise par excellence le poète, l'artiste et l'homme de science, et les incite à communiquer leur compréhension au reste de l'humanité. Ce qu'ils feront au moyen de supports divers.

La fonction de l'«inventeur» consiste à rassembler les faits et à organiser leur présentation de manière à ce que l'humanité puisse être amenée à partager sa «découverte», que ce soit au moyen d'un poème, d'une peinture ou d'un traité spécialisé. Dans tous ces cas, il s'agit d'organiser des symboles en une structure cohérente d'idées intelligibles pour les autres, en vue de les faire accéder à la connaissance publique. L'acte du partage représente, de par lui-même, un élément essentiel

de l'acte créateur. Les «Miltons muets et sans gloire» du cimetière de campagne de Gray étaient «sans gloire» précisément parce qu'ils étaient muets.

Voilà donc les «trouvailles» entre nos mains. Alors, que devons-nous faire pour pousser plus loin l'action de partager? J'ai déjà soutenu que nous avons le devoir d'utiliser le mieux possible la nouvelle technologie, afin de réduire le temps que des professionnels compétents consacrent à des travaux de routine et même à des tâches intellectuelles comme le catalogage. Nous pouvons utiliser la nouvelle technologie, telle que les «Réseaux de Zones Locales», afin d'améliorer grandement nos services courants d'information à l'intention d'utilisateurs collectivité. Au risque de nous ennuyer, je répète que je crois que c'est la responsabilité des bibliothécaires de veiller à ce que les utilisateurs de nos bibliothèques aient accès à toutes les merveilles que mettent à leur disposition la science et la technologie modernes.

Mais je veux aussi réaffirmer ma conviction que le concept d'une «société sans papier» est une ineptie, et même une ineptie dangereuse. En effet, que fait l'ordinateur? Il a une capacité d'emmagasinage beaucoup plus considérable que celle de la plus grande bibliothèque, une capacité d'emmagasinage qui utilise des bits d'information. Il est tout à fait approprié que ces particules élémentaires d'information aient été appelées «bits» (brins), parce que c'est exactement ce qu'elles sont. Personne d'entre nous n'ignore que tout ce qui entre dans un fichier d'ordinateur doit être réduit à un langage que la machine peut comprendre. Communiquer avec une machine ne représente que le niveau de conversation le plus bas, étant donné que la machine ne peut rien faire de plus que répondre. Elle est incapable de donner des explications et le plus loin qu'elle peut aller consiste à nous dire de reprendre notre réflexion. Nous ne pouvons ainsi que compter sur nos propres ressources, alors que ce que nous voulons vraiment c'est de les augmenter, ces ressources, en comblant les vides de notre connaissance.

On me dira, sans doute, que je sous-estime les possibilités de la toute dernière génération de machines qui est à nos portes. Mais bien sûr, me dira-t-on, que ces machines peuvent aider à penser, puisqu'elles sont en mesure de rassembler des faits dont nous ignorions qu'ils avaient un rapport entre eux. N'est-ce pas là ce que fait l'imagination créatrice? Et bien, j'irai même jusqu'à dire que je suis d'accord avec cette affirmation, et je crois d'ailleurs savoir comment cela se passe. Au Service central d'Information de l'Université de Londres, par exemple, le système PLEXUS s'emploie à atteindre ce but en transformant les descriptions des problèmes en stratégies de recherche, comme le fait tout bon bibliographe. On y arrive en liant les uns aux autres les

bits de la description du problème dans le logiciel qui active la mémoire. Toutefois, ce n'est pas la machine qui prépare le logiciel; je n'ai par contre aucune difficulté à admettre que c'est l'imagination créatrice du programmeur du logiciel qui est à l'oeuvre, et plus grande sera sa connaissance de l'analyse logique, meilleurs seront les liens. PLEXUS utilise le Système élargi de commande. Cela ne change rien à l'affaire: la machine doit malgré tout travailler avec des bits.

Le fait de ne compter que sur la machine réduit les échanges entre le bibliothécaire et le lecteur précisément à ce niveau de trituration des faits que l'imagination créatrice cherche à fuir. Le fait de ramener le service au lecteur à une consultation mécanographique nous enlève l'occasion de faire montre de cette structure intellectuelle qui a sa place dans une bibliothèque et que le lecteur s'attend à trouver chez nous. Si nous voulons prouver que les bibliothèques préservent et enrichissent notre héritage culturel, nous ne pouvons pas nous permettre d'abandonner notre attachement aux supports matériels qui soutiennent cet héritage, notamment les livres et les périodiques, les oeuvres imprimées. Il va sans dire que la télédiffusion d'une pièce de Shakespeare peut faire connaître cette dernière à des millions de personnes qui ne mettent probablement jamais un pied au théâtre, mais une telle présentation ne pourrait parvenir ni à la scène, ni à l'écran, sans une étude détaillée du texte qui a été minutieusement travaillé par d'innombrables érudits, éditeurs et comédiens dans le passé. Des acteurs, Hamlet dit: «Qu'on en tire bon parti, car ils sont les fragments et fugaces chroniques d'une époque». Il est certain qu'on doit tirer bon parti des acteurs. Mais pour s'enrichir, l'héritage culturel ne peut se satisfaire de fragments et de fugaces chroniques...

Dans les livres et les revues, nous trouvons plus qu'une simple énumération de faits. Ces oeuvres nous fournissent l'occasion de consulter, d'étudier — et de réfléchir sur des systèmes cohérents de pensée élaborés par un esprit humain, un esprit qui n'est pas astreint à travailler avec des morceaux épars, mais qui est au contraire en mesure d'explorer la nature d'un système global de pensée, mis en place par un auteur. Si nous abandonnons notre responsabilité à l'ordinateur, nous courons le danger, au lieu de les contrôler, d'être contrôlés par les machines mêmes qui ont été inventées pour effectuer les opérations routinières, et ce, afin que nous puissions libérer notre esprit pour lui permettre de continuer l'exploration créatrice du monde dans lequel nous vivons.

Notre profession de bibliothécaire nous fournit une occasion unique de lutter contre les dangers qu'entraîne une dépendance excessive à l'égard des machines: l'usure de la capacité de raisonnement soutenu, le triomphe de l'éphémère et du futile, l'élimination de la pensée sous le poids de la

sensation. Les bibliothèques ont été érigées au cours des siècles parce que l'on estimait que l'héritage culturel conservé dans les oeuvres écrites avait une valeur pérenne. Les opinions et les croyances sont sujettes à changement, ce qui est dans l'ordre des choses, et de nouvelles opinions et croyances apparaîtront comme fruit de l'analyse des faiblesses passées. Les bibliothécaires ont par conséquent le devoir de faire en sorte que leurs institutions continuent à fournir un accès facile à tout cet éventail de commentaires, critiques et discussions indispensables à une telle analyse. Ce seul fait prouve la nécessité d'un rôle plus actif dans l'exploitation des matériaux traditionnels.

Toutefois, je crois que nous avons à relever un défi encore plus important à la lumière de la révolution qui s'est produite dans les manières de penser des érudits, des scientifiques et des philosophes. Grâce à nos schémas de classification et à l'ample vision requise par l'élaboration de collections, nous nous trouvons dans une position privilégiée pour assurer le progrès de la connaissance dans son ensemble. L'existence de bibliothécaires spécialisés dans des disciplines données a ouvert la voie à une participation accrue au travail de groupes spécialisés d'utilisateurs. La formation d'une équipe de tels bibliothécaires, travaillant comme entité intégrée, rend possible pour le service aux lecteurs de faire ressortir justement cette perspective de schémas de similitude inter-disciplinaire à laquelle se nourrit précisément l'imagination créatrice. À aucun moment dans l'histoire de la pensée humaine n'a-t-on eu conscience plus aiguë du caractère homogène de l'ensemble des connaissances accumulées, ni, peut-être, d'un plus grand danger de fragmentation de ces connaissances en un fouillis de données éparses.

Animé d'une ferme volonté, le bibliothécaire est en mesure de jouer un rôle décisif dans l'amélioration de la qualité de la vie, qui ira dès lors de pair avec celle du niveau de la vie. Nous avons beaucoup à apprendre de la technologie de l'information. Et non seulement de l'immense capacité des machines, mais également — et de façon tout aussi importante — de la démarche dynamique des gens qui les fabriquent et les font fonctionner, une démarche très différente de l'optique traditionnelle du bibliothécaire qui, hélas!, semble vouloir se maintenir.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Leibnitz, Goethe, Casanova, Mao Tsé-Toung ont tous été bibliothécaires à une époque de leur vie. Dans un discours prononcé, en latin, lors de l'assemblée générale de la Sorbonne du 23 décembre 1780, l'abbé Jean-Baptiste Cotton des Houssayes traita des devoirs et des qualités du bibliothécaire. Je n'en possède que la traduction française, parue dans le *Bulletin du Bouquiniste* du 1er septembre 1957: «Un biblio-



thécaire vraiment digne de ce nom doit (...) avoir exploré d'avance toutes les régions de l'empire des lettres, pour servir plus tard de guide et d'indicateur fidèle à tous ceux qui veulent le parcourir.» Il doit montrer «cette exquise politesse qui lui conciliera l'affection de ses visiteurs

comme son mérite lui assurera leur estime.» Si, deux cents ans plus tard, nous, les bibliothécaires, pouvons répondre aux mêmes critères, je ne pense pas que notre profession manquera à son devoir envers la société, ni maintenant, ni dans les années à venir...



### Bulletin d'abonnement

Je désire m'abonner à *Documentation et bibliothèques*, débutant avec le volume 32 (1986).

Paiement joint       Veuillez facturer  
Chèque à l'ordre de: **ASTED INC.**

Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

Code postal: \_\_\_\_\_ Téléphone: \_\_\_\_\_

Retourner ce bulletin à l'ASTED,  
7243, rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2R 2E3  
Tél.: 271-3349